

Bertrand du Guesclin

Si l'existence du connétable breton Bertrand du Guesclin est connue de tous grâce à l'Histoire de France apprise à l'école primaire dans les manuels scolaires, l'image mythique qui en a été donnée est souvent décalée de la réalité. En effet, sa présence sur le champ de certaines batailles n'est pas attestée et l'histoire de sa vie a été parfois enjolivée, mais sa réputation de soldat infatigable et courageux, de chef soucieux de ses troupes et de noble sans morgue est tout à fait fondée et repose sur de nombreux témoignages.

Bertrand du Guesclin est né dans une Bretagne calme et peuplée : environ 1 300 000 personnes habitent villes, villages et hameaux bretons, et aucune famine ni épidémie n'a jamais touché le duché en ce début du XIV^{ème} siècle. Des champs cultivés, des élevages de bovin, des moulins à eau ou à vent, de la vigne, des légumes, du textile et de la pêche permettent une économie équilibrée dans un monde féodal où les villes sont administrées par leur seigneur.

L'organisation sociale du duché de Bretagne repose sur une place importante de la noblesse, qui est très hiérarchisée. Son chef en est le duc, qui a pour vassaux une centaine de barons et comtes à la tête de puissantes seigneuries. Puis il y a les chevaliers qui se divisent en chevaliers bannerets, servant dans l'armée et sous la bannière desquels peuvent s'enrôler d'autres chevaliers. Mais il y a surtout la petite et moyenne chevalerie dont les plus pauvres ont un revenu qui dépasse à peine le double du salaire d'un maître maçon et leurs châteaux ou manoirs ne sont souvent qu'une grosse ferme flanquée d'une ou deux tours. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'ils cultivent eux-mêmes leurs champs ou exercent des professions jugées indignes de leur rang, comme commerçant ou aubergiste, s'attirant ainsi le mépris de leurs pairs.

L'occupation favorite de ces nobles est la chasse ou l'activité militaire. Les cadets servent en France dans les armées royales, tandis que ceux qui restent au pays fréquentent les tournois locaux. Certains ont appris lecture et écriture grâce à un chapelain ou maître d'école. Mais les familles étant nombreuses, la noblesse bretonne est appauvrie par l'émiettement du patrimoine et les petits seigneurs qui ne peuvent s'équiper d'un armement et d'un cheval vont rejoindre la catégorie des écuyers qui représente les trois quarts des nobles et dont les revenus sont au niveau de ceux des plus riches paysans.

C'est dans une famille de cette dernière catégorie que naît Bertrand du Guesclin en 1320, dans la seigneurie de la Motte Broons, située entre Dinan et Rennes. La famille prétend descendre d'un roi sarrasin, Akim, vaincu et rejeté en Bretagne par Charlemagne ; il se serait alors installé dans le château du Glay, d'où le nom "du Glay-Akim", devenu cinq cents ans plus tard du Guesclin.

Robert, le père de Bertrand, appartient à la branche cadette de cette famille de la petite noblesse et a du mal à tenir son rang de chevalier malgré la dot de son épouse Jeanne de Malemains, originaire d'une zone frontalière entre la Bretagne et la Normandie. Aussi Bertrand, le fils aîné, restera-t-il un simple écuyer jusqu'à l'âge de 35 ans et aura pour compagnons de jeunesse des paysans roturiers. Le servage a disparu en Bretagne et les paysans sont des

hommes libres, mais cette catégorie de la population n'est guère considérée et la différence de statut social entre Bertrand et ses camarades reste importante, même si ses fréquentations de jeunesse feront de lui plus tard un homme moins marqué par les préjugés aristocratiques de son époque que ses congénères.

L'environnement religieux de la Bretagne, en ce temps-là, est articulé autour de neuf évêques, qui gèrent les tâches administratives pour le duc et jouent un rôle politique. Chaque évêque a un chapitre de quinze chanoines qui servent les offices à la cathédrale. En revanche, d'après les comptes-rendus synodaux des diocèses, le clergé paroissial est, semble-il, plutôt ignorant, ne connaît qu'un minimum de latin et de théologie, fréquente tavernes et autres lieux de débauche, tandis que les laïcs auxquels ils prêchent sont mal dégrossis.

L'implantation monastique est importante. Elle est constituée de moines bénédictins, cisterciens, hospitaliers, mais surtout d'ordres mendiants (franciscains, dominicains), dont la pauvreté volontaire et les qualités de prédicateurs attire la popularité et leur vaut une grande notoriété.

Les traditions et pratiques païennes subsistent en Bretagne, car des cultes sont toujours célébrés autour des sources ou des mégalithes, ce qui explique que très peu de procès en sorcellerie ont eu lieu pendant l'inquisition (1317-1343) puisque nul ne songeait à dénoncer des pratiques courantes qui, dans d'autres régions, auraient été considérées comme diaboliques.

Il n'y a pas d'enseignement supérieur à cette époque, il faut aller à Paris, Angers ou Orléans. On compte seulement une quarantaine d'écoles qui permettent un minimum de scolarisation à un petit nombre, dont Bertrand du Guesclin ne semble pas avoir fait partie, ne sachant que signer son nom avec difficulté en bas des documents.

Le duché est confronté à une dualité linguistique : le breton est reconnu comme une langue à part entière, et domine à l'Ouest où il est la seule langue parlée voire comprise, tandis que le français l'emporte côté Est, en pays « gallo » dans les régions de Rennes et Nantes, là où Bertrand du Guesclin est né. Il y a d'ailleurs un certain prestige à parler français, car c'est la langue de la noblesse, de la hiérarchie ecclésiastique et de l'administration ducal. Cette coexistence détermine une frontière culturelle interne, alors que la Bretagne de cette époque n'a pas de frontières matérialisées avec la Normandie, le Maine ou l'Anjou.

La Bretagne est un grand fief du royaume de France. C'est un véritable état indépendant, gouverné sagement par le duc Jean III, qui entretient de bonnes relations avec la France. Il a prêté hommage à Philippe IV le Bel et lui envoie régulièrement un contingent pour ses armées. Mais le duc est aussi un vassal du roi d'Angleterre Edouard III car il possède un comté dans le Yorkshire. Le duc doit donc ménager ses relations avec ses deux suzerains et a développé une politique très diplomate pour ménager chacun.

C'est dans ce contexte que Bertrand du Guesclin va naître et grandir. Aîné de trois frères et six sœurs, le nouveau-né est très laid : teint terreux, nez camus, corps épais, il déçoit beaucoup ses parents, surtout sa mère qui était

très belle et accepte mal d'avoir mis au monde un enfant qui lui ressemble si peu. Il reçoit donc peu de tendresse. La jeunesse de Bertrand, toujours tenu à l'écart, sera marquée par les conflits avec ses parents et ses frères et sœurs. Il doit prendre ses repas seul, méprisé par les serviteurs, et a souvent des crises de révolte.

(...)

Doté d'une grande force physique, il organise des bagarres avec ses compagnons au cours desquels il montre vite un tempérament de chef. Après la bataille, il régale ses camarades à l'auberge, aux frais de son père. Plusieurs fois puni et enfermé, il réussit parfois à se sauver et acquiert à la fin de son adolescence une réputation de mauvais caractère, inculte et sans pitié.

A l'âge de 16 ans, Bertrand s'enfuit de chez ses parents et se réfugie chez son oncle, le frère cadet de son père, qui vit bourgeoisement à Rennes. Le jeune homme, lorsqu'il se promène dans la ville, ne manque aucune occasion de se colleter avec la jeunesse et de se joindre à toutes les bagarres. Mais lorsque son oncle s'en aperçoit, il s'efforce d'encourager Bertrand à fréquenter plutôt ses pairs et les tournois de chevalerie.

Lors de son séjour, en juin 1337, Jeanne de Penthièvre, nièce et héritière du duc de Bretagne, donne à Rennes un grand tournoi en l'honneur de son mariage avec Charles de Blois. Les participants sont venus de toute la Bretagne, de France voire de l'étranger. Bertrand les dévore des yeux, regrettant de ne pas avoir d'équipement. De lui, il aperçoit son père, auquel il se garde bien de se montrer. Mais un de ses cousins quitte la lice, après avoir été défait, et lui prête de bonne grâce son cheval, son armure et ses armes. Bertrand ne porte aucun blason, ce qui provoque la curiosité ; un chevalier le défie aussitôt : à la première reprise, son cheval est tué et il mord la poussière. Plein d'admiration, le vaincu lui demande son nom ; il s'entend répondre : « Celui qui veut le savoir n'a qu'à me retirer ma visière ! » Les chevaliers se succèdent : il en bat dix de suite. Puis c'est le tour de Robert, le père de Bertrand : le jeune homme baisse alors sa lance en signe de soumission. On croit qu'épuisé, il rend les armes, et un nouveau chevalier en profite pour le défier : il est pulvérisé. Lorsqu'un seizième chevalier parvient à faire sauter sa visière, on découvre le visage sombre de Bertrand. Ému et fier, son père oublie le passé et promet de l'armer aussi dignement qu'il le pourra. Grâce à une collecte réalisée auprès de la famille et les amis, Bertrand se voit offrir quelques pièces d'équipement et un cheval. Réconcilié plus tard avec ses parents, le jeune homme retourne à la Motte Broons et participe aux tournois des environs, de plus en plus souvent victorieux, acquérant ainsi une réputation d'excellent tournoyeur.

En 1341, lorsque commence la guerre de Cent ans, Bertrand a 21 ans.
(...)